

Lettre ouverte à Pierre Perrault en guise de réflexion sur l'état de la culture et du cinéma au Québec

Jean Pierre Lefebvre

Number 98-99, Fall 1999

Quand la culture devient marchandise

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25038ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lefebvre, J. P. (1999). Lettre ouverte à Pierre Perrault en guise de réflexion sur l'état de la culture et du cinéma au Québec. *24 images*, (98-99), 31-33.

Lettre ouverte à Pierre Perrault

EN GUISE DE RÉFLEXION SUR L'ÉTAT DE LA CULTURE ET DU CINÉMA AU QUÉBEC

PAR JEAN PIERRE LEFEBVRE

*Cber Pierre que je n'ai pas encore salué
depuis ton départ pour la Grande Chasse,*

Cette lettre veut tout d'abord te rendre le bien humble hommage de ma gratitude: dans le fleuve de notre culture tu es et tu resteras une île sauvage et ardente, un phare irremplaçable. En second lieu, tes voitures d'images et de mots ayant posé depuis quarante ans la question de la culture québécoise et de sa survivance en associant très étroitement des notions esthétiques (la forme directe de ton cinéma), éthiques (l'approche directe présumée plus «vraie» que les autres) et politiques (l'indépendance du Québec), il est fort révélateur de les mettre en parallèle avec la présente esthétique industrielle du cinéma québécois, l'éthique dominante des libertés individuelles versus l'éthique des responsabilités collectives, et, enfin, le politique devenu un art martial, sinon maffieux, au service de la mondialisation du pouvoir. Troisièmement, nous représentons tous les deux des cas d'exception: toi, tu as accompli ton œuvre entière, de surcroît nationaliste, au sein d'un organisme fédéral, l'ONE, sans jamais te heurter à des problèmes de financement et de rentabilité et même sans avoir à te soucier de ta survie matérielle; moi, je ne suis l'enfant d'aucune institution ni d'aucune école de cinéma, jusqu'en 1990 j'ai réalisé mes films avec des moyens très souvent dérisoires et je n'ai jamais su avec quel argent je paierais l'épicerie. Nous ne sommes donc plus des modèles pour la nouvelle génération de cinéastes et de vidéastes qui font leurs classes sur les bancs de l'université ou à l'INIS, apprennent les «recettes» de la création, se ruent ensuite dans les portes étroites et tournantes de l'industrie cinématographique ou des subventions artistiques et tentent de faire très tôt la preuve de leur rentabilité ou à tout le moins de leur «popularité» auprès des médias, ne serait-ce que pour survivre matériellement le temps d'un contrat ou deux. Enfin, mon vieux, nous nous sommes fait doubler par de petits malins de nos générations réciproques qui n'ont lu que la dernière phrase d'*Esquisse d'une psychologie du cinéma* d'André Malraux, «Par ailleurs, le cinéma est une industrie», et comptent aujourd'hui parmi les rares modèles admirés de tous les Québécois, c'est-à-dire les gens qui réussissent en affaires (ou par défaut ceux qui gagnent gros à la loto).

Après ce préambule, la grande question: comment se porte la culture, ici comme ailleurs, dans le *jet stream* de l'Économisme? Sur le plan individuel, je dirais qu'elle se

porte à merveille et n'a jamais été aussi diverse, aussi mouvante, ne serait-ce qu'à cause de la multiplication et de l'accessibilité de nouveaux outils de création. Je dirais même qu'il y a présentement une épidémie identitaire suraiguë au sein de la jeune génération de cinéastes et vidéastes. On se découvre une grand-mère amérindienne, on fait un film ou une vidéo sur le sujet. On a des parents nés ailleurs qu'au Québec ou au Canada, on retourne dans leur pays d'origine pour connaître ses racines. On change d'orientation sexuelle, on tourne la caméra sur soi et ses nouvelles amours. Sur le plan collectif, toutefois, la culture c'est la catastrophe (peut-être est-ce parce que le monde entier ne marche plus qu'à coups de catastrophes — et de festivals!). Pour utiliser une métaphore que j'aime bien, je dirais que si on retrouve de plus en plus de bons petits restaurants à peu près partout au

«Nous nous sommes fait doubler par de petits malins de nos générations réciproques qui n'ont lu que la dernière phrase d'*Esquisse d'une psychologie du cinéma* d'André Malraux, «Par ailleurs, le cinéma est une industrie», et comptent aujourd'hui parmi les rares modèles admirés de tous les Québécois, c'est-à-dire les gens qui réussissent en affaires (ou par défaut ceux qui gagnent gros à la loto).»

Québec, les chaînes de restauration rapide, pour leur part, continuent de s'installer dans les zones commerciales et se donnent toujours plus de visibilité avec les milliards qu'elles investissent en publicité. Il en va de même des longs métrages et des séries lourdes de télévision qui éclipsent le cinéma québécois indépendant et le documentaire d'auteur.

Allons-y de cette autre métaphore: toi, Pierre, tu es Maurice «Rocket» Richard, et moi, disons, Henri «Pocket Rocket» Richard. (Je te vois sourire. Je savais que cette comparaison te plairait.) Nous avons «joué» notre cinéma (et j'entends bien continuer) à leur manière, par pure passion du jeu et de ses diverses gratifications (mais peu monétaires). En leur temps comme également à nos débuts, il y avait un nombre limité d'équipes et on ne pratiquait pas les guerres de tranchées dans les coins de patinoire et derrière les buts. Mais voilà que pour celles et ceux qui désirent aujourd'hui patiner sur la glace des écrans petits et grands, la ligue nationale du cinéma a pris une mautadite expansion et que la concurrence est féroce; en contrepartie, avec un bon coup de patin et peu d'éducation, parfois même peu d'intelligence, on peut devenir millionnaire du jour au lendemain

«Mais c'est fou, sinon absurde, le temps et l'énergie qu'on peut dépenser à ne pas être capable de définir les choses les plus élémentaires, les plus évidentes. Ce pourquoi on préfère affirmer qu'en définitive tout est culture, une bouteille de Coke aussi bien qu'un Riopelle, une poutine aussi bien qu'un film de Pierre Perrault ou de Lefebvre.»

(décidément, l'existence humaine est une éternelle loto). À l'instar des «bons» films commerciaux, le hockey professionnel, sauf parfois au temps des finales, pour leur part à l'image des festivals, a pour fonction première de remplir du temps d'écran à l'intérieur duquel peuvent se vendre les grands de la restauration commerciale, de la bière et de l'automobile. Un bon film commercial est donc pareillement celui qui ne suscite aucun commentaire négatif ou positif, aucune critique enflammée, aucune passion, ne fait penser à rien, se vend les yeux fermés aux télédiffuseurs, idéalement du monde entier, et sert lui aussi de vitrine à l'omniprésente publicité.

Mais comment peut-on savoir de quoi on parle puisque je n'ai pas encore donné de définition de la culture? On sait bien, dans le fond, ce qu'est la culture, de la même manière qu'on sait ce qu'est un bateau sans pour autant comprendre les raisons scientifiques pour lesquelles il flotte. Mais c'est fou, sinon absurde, le temps et l'énergie qu'on peut dépenser à ne pas être capable de définir les choses les plus élémentaires, les plus évidentes. Ce pourquoi on préfère affirmer qu'en définitive tout est culture, une bouteille de Coke aussi bien qu'un Riopelle, une poutine aussi bien qu'un film de Pierre Perrault ou de Lefebvre.

À mes yeux, la culture est tout simplement l'addition de ce que nous avons créé et de ce que nous créons. Tout tient à cette petite nuance sémantique, *créer*, plutôt que faire ou reproduire, la création étant synonyme de métamorphose, de transposition, de prolongement, de découverte, d'avenir, d'inattendu, d'imaginaire... tandis que *faire et reproduction* sont directement reliés au travail, au rendement, au commerce, à l'industrie (l'artisanat se situe à la frontière entre *créer, faire et reproduire*). Par exemple, les animaux ne créent pas, et c'est là à mon avis la différence fondamentale entre eux et nous (par contre, ils ne détruisent pas la nature avec la même voracité). Ainsi, je crois que la culture est ce qui restera une fois que l'Économisme aura complètement stérilisé l'ensemble des activités humaines, les religions aussi bien que l'art.

La suite? Culture et politique? J'y arrive, Pierre, toujours en louvoyant, car j'aperçois des récifs à fleur de paradoxe. Auparavant, juste quelques mots au sujet de l'éducation. Tu crois vraiment que c'est de la foutaise, l'éducation?... Oui, je sais, tu as souvent dit que grâce à Yolande qui t'a fait découvrir Baie-Saint-Paul et la Côte, tu as remplacé ta bibliothèque par des gens, par du vrai monde. Permetts-moi cependant un bémol: si l'éducation se fait généralement à l'école, elle commence et se termine à la maison. Bien entendu, je ne parle pas de la «grande» éducation, pas plus que de la «grande» culture bourgeoise et snob que tu as honnies plus que quiconque.

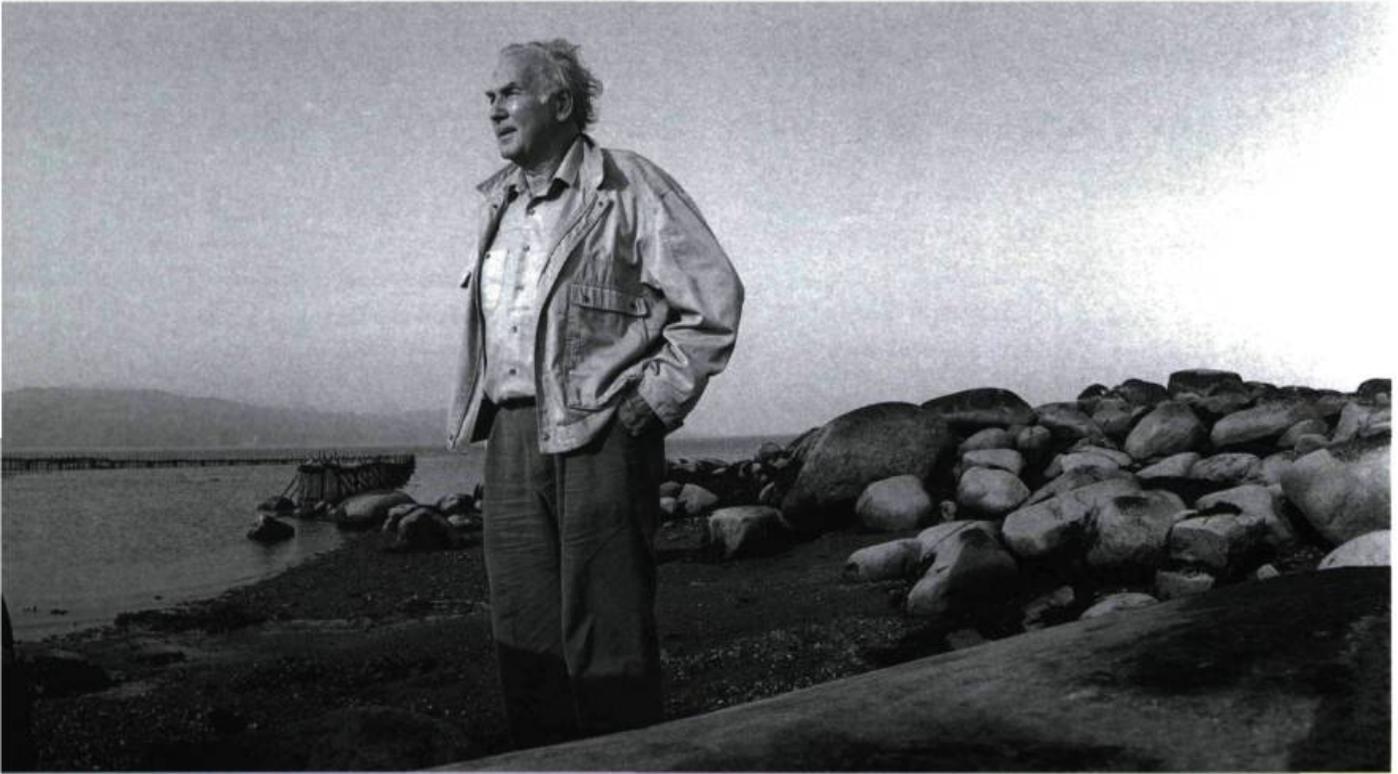
Il y a une vingtaine d'années, mon fils revient de l'école



DANIEL KEFFER / COLL. YOLANDE SIMARD

en pleurant: tout le monde s'est payé sa gueule parce qu'il avait un artichaut dans son lunch. L'année suivante, on fait une vaste campagne à l'échelle du Québec afin de sensibiliser les parents aux problèmes de l'alimentation et de leur proposer des menus équilibrés pour la boîte à lunch de leurs enfants. Cette fois, grâce à son artichaut, mon fils devient un héros — et rit des autres à son tour: il y a toujours une double morale à toute histoire. Un autre exemple. 1978. À l'occasion de Noël, l'école primaire voulait projeter aux enfants *Green Berets* de John Wayne. Nous proposons *Comme les six doigts de la main* d'André Melançon au lieu de l'atroce film de propagande américaine pro-guerre du Viêt-nam. Résultat: il y eut trois projections au lieu d'une du film d'André tellement les enfants l'avaient aimé. C'est toujours la même histoire: l'accès à notre culture et à la culture non disneyenne en général est systématiquement bloqué par des décideurs ignorants, élitistes ou populistes. Et par «décideurs» j'entends aussi bien des enseignants, des fonctionnaires, des critiques et des programmeurs de cinéma et de télé, en somme tous ceux et toutes celles qui ont arbitrairement droit de vie ou de mort sur la diffusion d'une œuvre. Tu comprends très certainement ce que je veux dire, n'est-ce pas, toi qui n'as jamais été un cinéaste «populaire» (moi non plus, d'ailleurs) aux yeux des ragoteurs et des moumounes médiatiques (quel beau mot, moumoune, qui décrit tellement bien tellement de gens!).

Une dernière chose au sujet de l'éducation dont l'une des fonctions majeures serait de mettre les enfants, petits et grands, un tant soit peu en contact avec la culture: elle commence à peine à se relever des lavements intensifs de la péda-



Pierre Perrault à l'Île-aux-Coudres en 1992.

gogie malade qui a marqué les années 70 et 80. On amputait alors les manuels scolaires en général et de français en particulier de tout texte d'écrivain reconnu, y compris des fables de La Fontaine: tout récit, toute lecture, devait comporter de soi-disant niveaux multiples d'information et d'enseignement sur le plan humain, moral, social, philosophique, grammatical, scientifique... Doit-on se surprendre outre mesure si la génération issue de ce système d'apprentissage endosse, faute de mieux, de comparaison, d'artichaut, de poèmes de Miron et de tes films, Pierre, endosse le modèle aforme du «bon» cinéma commercial?

Parlons enfin politique et culture puisqu'il le faut. À la naissance du mouvement séparatiste dans les années 60, l'avenir du Québec a une fois de plus au cours de sa brève histoire été directement lié à la survivance de la culture québécoise. «J'en ai assez de vivre dans ce pays des uns à la sueur des autres», as-tu écrit dans ton long plaidoyer pour l'indépendance du Québec, *Irréconciliables* (dans *L'action nationale*, avril 1995). La culture (dont la langue est un véhicule) devenait donc à nouveau, comme au temps du chanoine Groulx, un enjeu politique nationaliste, la religion en moins. Le politique, toutefois, est-il devenu un enjeu culturel pour autant?

Je me rappelle cet événement de 1969 au sujet de *L'Acadie l'Acadie?!?* que tu venais de terminer avec Michel Brault. J'étais alors producteur à l'ONF et occupais le premier bureau à gauche de l'entrée principale. Un beau jour, Gérard Pelletier descend d'une limousine noire en provenance directe d'Ottawa et file incognito (?) au théâtre 5. La projection avait un caractère si secret qu'on avait enlevé les poignées des por-

tes de la cabine et de la salle de projection en plus de planter deux gorilles dans le corridor afin qu'aucun intrus ne vît le prochain scandale politique des maudits Québécois indépendantistes financé par le bienheureux organisme fédéral. Gérard Pelletier sort toutefois de la projection un grand sourire aux lèvres et donne de très bon cœur son aval à la diffusion du film en disant (je cite de mémoire): «Il faut absolument montrer le film, les Québécois vont comprendre qu'ils sont les prochains sur la liste...» La liste de l'assimilation, entendait-il.

Qu'en est-il, en 1999, de l'union entre la culture et le politique? D'une part, les artistes dévoués à la cause de l'indépendance du Québec se sont pour la plupart retirés de la scène politique; d'autre part, l'Économisme oblige ici comme ailleurs. Pour faire une comparaison peu boiteuse, la culture est présentement à sa propre industrialisation ce que l'éthique est à la liberté d'expression sous le règne de la mondialisation du commerce; afin de ne pas freiner cette dernière, en effet, on invoque quotidiennement la liberté d'expression et les Droits de l'homme pour ne pas opérer de tri (pouvant être considéré comme une censure directe) dans le commerce massif de la violence, de la pornographie et de la haine. De la même façon, on invoque les lois du marché aussi bien que les désirs du grand public pour laisser l'Économisme éroder la culture et le cinéma.

Non, le politique n'est pas devenu un enjeu culturel, mais industriel. Nous sommes à nouveau tout seuls à ramer dans nos voitures d'images et de mots. Mais le voyage en vaut maudiquement la peine. Bonne Chasse, ami Pierre. ■